

Manières de femme

Une ethnologue met à jour le travail invisible d'une désorceleuse qui redonne aux femmes le pouvoir d'agir sur leur sort.

Entretien avec **Jeanne Favret-Saada**, ethnologue et psychanalyste

§Ethnologie, §Rural – agricole,
§Femmes, Condition féminine, Droit
des femmes, §Fiction, imaginaire

Propos recueillis par **Natalia Calderón, Françoise Ducos,**

Martine Lalande, Elisabeth Maurel-Arrighi, Noémie Molitès,
Anne Perraut Soliveres, Sylvie Simon et Chandra Covindassamy

Après avoir publié *Les mots, la mort, les sorts*, 1977, chez Gallimard, et *Corps pour corps, enquête sur la sorcellerie dans le Bocage* (avec Josée Contreras), 1981, chez Gallimard, **Jeanne Favret-Saada** fait paraître son dernier livre *Désorceler* en 2009 aux Éditions de L'Olivier. Elle y poursuit un travail de recherche, qui a fait œuvre auprès de nombreux de soignants, de chercheurs, d'analystes et d'ethnologues.

Pratiques : Pour les lecteurs qui ne connaîtraient pas votre œuvre ethnologique, pourriez-vous rappeler les découvertes que vous avez faites, au cours des années 70, sur la sorcellerie dans le Bocage et sur le recours aux désorceleurs ?

Jeanne Favret Saada : Partons de ce que faisaient les ethnographies de la sorcellerie quand j'ai commencé à travailler : elles se bornaient à rapporter de supposées croyances paysannes relatives aux accusations d'ensorcellement. Ceci pour une raison simple : les chercheurs n'assistaient jamais à un désorcèlement, et ils le décrivaient à partir des récits de paysans qui n'avaient pas été eux-mêmes directement concernés – des récits que je dis exemplaires parce qu'ils condensent en quelques phrases l'idéologie sorcellaire. On pourrait dire aussi qu'il s'agit de *flyers* ou de publicités de la sorcellerie.

Mon travail, au contraire, m'a permis d'assister à environ deux cents séances de désorcèlement : j'ai donc pu en apprécier l'importance et j'en ai fait le cœur de la « sorcellerie », sa raison d'être. Par rapport aux travaux de mes prédécesseurs, j'ai donc opéré un double déplacement : un déplacement des représentations (ou « croyances ») aux pratiques, et un déplacement de l'imputation d'ensorcellement au processus de désorcèlement. Mon travail permet aujourd'hui de dire : les paysans bocains n'accuseraient jamais quiconque de les avoir ensorcelés s'ils n'étaient déjà engagés dans une cure de désorcèlement, c'est-à-dire une cure destinée à les faire sortir d'une spirale de malheurs répétés. C'est donc le désorcèlement qui est au centre du système sorcellaire, et non l'accusation d'un sorcier supposé.

Pourriez-vous rappeler cette posture très singulière à laquelle vous avez été amenée lors de votre enquête ethnographique, consistant à accepter d'être « prise » vous-même dans les sorts ?

Il n'y a pas d'autre accès possible à la sorcellerie, on peut le regretter, mais c'est ainsi. Ce que j'ai fait, c'est précisément ce qu'avaient refusé mes prédécesseurs au nom de la règle d'« objectivité » métho-

dologique, la règle de non-engagement personnel du chercheur. La sorcellerie consiste en un système de places de parole, qui exclut d'emblée les locuteurs non-engagés, les curieux, les purs spectateurs, et donc aussi les ethnologues. Si l'on veut parler avec les acteurs véritables de la sorcellerie (les ensorcelés et leurs désorceleurs), avec ceux qui en ont une pratique, il faut bien se résoudre à occuper l'une de ces places et à noter ce qui se produit quand on y est, surtout d'ailleurs quand vos interlocuteurs pensent que vous y êtes. Ce que refusaient mes prédécesseurs, c'est justement cette non-maîtrise du chercheur sur sa stratégie d'enquête. Outre que, bien sûr, occuper l'une des places du système, cela ne manque pas de vous affecter et que, de cela aussi, il faudra rendre compte.

Selon vous, faut-il toujours être soi-même « pris » comme vous l'avez été dans les mêmes interrogations que les patients pour les comprendre et les soigner ?

Bien sûr que non, encore que tout dépend de ce que vous entendez par « les interrogations des patients ». Je dirais plutôt ceci : tout soignant s'engage à effectuer un double travail de reconnaissance à l'égard du « souffrant » dont il accepte la charge. D'une part, le soignant doit pouvoir penser que les difficultés dans lesquelles ce patient se débat auraient aussi bien pu être son propre lot, à lui, le soignant ; il repère parfois, d'ailleurs, qu'il a été, lui aussi, aux prises avec certains aspects de ces difficultés, et il sait bien avec quelle peine, après quels essais et erreurs, il s'en est sorti. S'il est un humain de qualité, il sait aussi que son courage, son intelligence et sa détermination n'auraient pas suffi à le tirer d'affaire, et qu'il a bénéficié de tels hasards heureux, de telles rencontres fortuites sur lesquelles il a pu s'appuyer pour trouver la bonne solution. D'autre part, le soignant doit reconnaître que ces difficultés dans lesquelles le patient est pris sont marquées par sa propre biographie, par ce qui a été son lot historique, génétique, psychique, social..., son lot unique, et qui ne doit pas être

mélangé avec celui – non moins unique – du soignant. C'est ce double exercice de reconnaissance de l'autre qu'il faut faire en permanence : l'autre comme appartenant à une humanité commune, et l'autre comme exemplaire unique de cette même humanité. Si l'on est capable de passer constamment d'un exercice à l'autre, pas besoin d'avoir exactement le même lot que son patient pour le comprendre.

Un exemple concret : j'ai une sœur jumelle, et j'ai découvert en analyse quel tracas cela m'avait causé. Mon analyste n'a pas besoin d'être lui-même un jumeau pour comprendre. Il suffisait qu'il ait exploré pour son propre compte, avec sa propre biographie et ses moyens propres, certains aspects d'une situation plus générale, à laquelle tous les humains (et parmi eux les jumeaux) sont confrontés : celle où il n'y a pas de place pour deux. Tous les humains, et aussi tous les organismes vivants depuis un milliard huit cent mille ans qu'il existe des organismes unicellulaires capables de mouvement. Limitons-nous aux êtres dotés de la parole : ce problème, qui n'est d'ailleurs pas traité comme tel par la littérature thérapeutique, est le thème principal d'innombrables contes populaires, dans les cultures les plus diverses (soit dit en passant, le conte populaire aussi est une production invisible et méprisée, qui propose pourtant des solutions d'une sagesse énigmatique aux difficultés de la vie en société).

Dans ce numéro, nous évoquons le caractère invisible du soin, s'agissant notamment des soignantes, dont nous regrettons qu'il ne soit pas reconnu. Peut-on imaginer un parallèle avec la nécessité du camouflage de la sorcellerie du Bocage, avec l'invisible, le non-dit, le secret, qui sont prégnants pour les désorceleurs-thérapeutes, pour les ensorcelés, pour vous-même – à la fois ethnologue et assistante de Madame Flora ?

D'une façon générale, on ne gagne pas grand chose à assimiler l'une à l'autre des situations sociales très différentes entre elles : le soin infirmier, par exemple, est une véritable profession – une activité inscrite dans l'espace public, avec des contrats de travail, des descriptions de l'activité, un taux d'imposition... – dont certains aspects sont invisibilisés socialement, d'une part. Impossible de le comparer terme à terme avec cette autre activité, le désorcèlement, qui a été longtemps prohibée et punie de mort par le pouvoir royal. Le désorceleur est, aujourd'hui encore, menacé de poursuites judiciaires (escroquerie, exercice illégal de la médecine, etc.), son activité est violemment rejetée par les tenants de l'idéologie des Lumières : l'Ecole, la Médecine... et même par l'Eglise, qui s'est rangée du côté d'une foi « raisonnable ». En somme, alors qu'une partie de l'activité des soignantes est invisibilisée socialement, la sorcellerie est acti-

vement discriminée et réprimée par l'ensemble des pouvoirs d'Etat et par l'idéologie nationale. Ce n'est pas le même genre d'invisibilité, et elle ne s'explique pas par les mêmes raisons.

Par contre, les soignantes pourraient tirer un profit direct de la lecture des chapitres 4 et 5 de *Désorceler* où je montre la part essentielle – et invisible – que les épouses de fermiers prennent au désorcèlement. Là, le parallèle s'impose parce qu'il s'agit exactement du même travail invisible et qu'on peut comprendre, à me lire, comment cette invisibilité est produite jour après jour avec la complicité de tous, épouses incluses.

Pourriez-vous décrire l'outil clinique secret, invisible, inventé par madame Flora, « l'embrayeur de violence » ? Et pourriez-vous décrire ce qui se passe pour les épouses des chefs d'exploitation ensorcelés et la façon dont elles deviennent co-thérapeutes ? Comment Madame Flora leur redonne-t-elle de l'importance ?

Les ensorcelés se présentent comme des innocents accablés de malheurs répétés et incompréhensibles : leur santé est altérée, leurs bêtes meurent, leurs champs sont stériles, leurs enfants chétifs. Ils sont honnêtes, travailleurs, serviables, bons chrétiens, ils ne veulent et ne font que le bien : pourquoi ne leur arrive-t-il que du mal ? Comment quelqu'un peut-il leur en vouloir à mort, à eux qui sont si bons (« Nous, on a été dressés à tendre l'autre joue ») ? Ils disent et redisent de mille façons qu'ils n'ont aucun rapport, aucun contact avec le mal, si ce n'est d'avoir à le subir. Et c'est de cet odieux contact avec le mal qu'ils demandent au désorceleur de les isoler.

Puisque la caractéristique principale des ensorcelés est de n'avoir plus de « force », l'objectif de Madame Flora est de leur en redonner. Comme tout désorceleur, elle sait bien où il faut aller chercher cette force : du côté de qui jouit d'un surplus de force, du côté de ce qu'incarne la figure du sorcier, c'est-à-dire du côté de la haine, de la violence, de l'agressivité. Mais, bien sûr, si elle exposait cela à ces phobiques du mal que sont les ensorcelés et leur déclarait : « Vous voulez être forts ? Faites comme les sorciers, soyez mauvais, salauds, envieux », elle recevrait des tomates. Son travail consiste donc à rebrancher les ensorcelés sur leur aptitude à la violence et au mal, mais malgré eux, et sans qu'ils n'y comprennent jamais rien ; à les amener à se compromettre de mille façons avec le mal, mais sans jamais le leur dire explicitement, et sans exiger d'eux qu'ils le reconnaissent. Comme vous le savez, Madame Flora devine les cas

« Le désorceleur est, aujourd'hui encore, menacé de poursuites judiciaires, son activité est violemment rejetée par les tenants de l'idéologie des Lumières : l'Ecole, la Médecine... »

.../...

.../... de sorcellerie qui lui sont apportés à domicile (car elle est impotente et ne va pas dans les fermes) avec des jeux de cartes. Or de façon presque inévitable, à la troisième séance, l'épouse vient seule chez la voyante, le mari ayant prétexté un travail urgent à terminer. Ce jour-là, elle introduit un changement notable à son interprétation des cartes du jeu de piquet.

Visuellement, le jeu de piquet est construit sur une opposition de couleurs : les cartes rouges (carreau, cœur) et les cartes noires (pique, trèfle). Dans ses interprétations ordinaires, Madame Flora utilise cette opposition pour développer la figure rhétorique bien connue de l'antithèse, en passant, par d'imperceptibles glissements discursifs, d'une antithèse des couleurs (cartes rouges, cartes noires) à une antithèse des valeurs plastiques (cartes claires, cartes sombres) ; et, de là, à l'exploitation métaphorique des ces valeurs plastiques :

rouge = clair = le bien

noir = sombre = le mal

Évidemment, les consultants enregistrent d'un seul coup d'œil qu'il y a sur le tapis des cartes rouges et noires. Mais ils ne prêtent pas une particulière attention au fait que la désorceleuse charge d'emblée ce qui est ainsi visible de significations éthiques et ontologiques :

rouge = clair = bien = ensorcelé

noir = sombre = mal = sorcier

Ils n'y prêtent pas attention pour une raison simple : ces significations antithétiques des couleurs correspondent exactement à la définition que les consultants se donnent d'eux-mêmes et de leurs sorciers : être ensorcelé, c'est être absolument bon ; et donc, séparé par une distance infranchissable du sorcier, lequel est absolument mauvais.

Le jour où l'épouse ensorcelée vient consulter sans son mari, Madame Flora introduit une modification majeure, un dispositif formel destiné à compromettre à son insu l'épouse avec le mal, la violence, le sorcier – dispositif que j'ai baptisé l'« embrayeur de violence ».

Dans la bipartition du jeu de piquet en cartes

rouges = claires = bien = ensorcelés,

noires = sombres = mal = sorciers,

la désorceleuse introduit clandestinement deux exceptions capitales. Ces deux exceptions concernent les figures féminines en cause dans une crise de sorcellerie, qui sont représentées par des cartes d'une couleur opposée à celle de leur parti respectif :

1– La sorcière est toujours représentée par la dame de carreau, c'est-à-dire une carte rouge, claire, en

principe le bien.

2– L'ensorcelée, quand elle vient seule à la consultation, son mari étant retenu par quelque tâche urgente, est représentée par la dame de pique, c'est-à-dire une carte noire, sombre, implicitement le mal. L'apparition de la dame de pique, dans ce contexte-là, a pour commentaire obligé : « Dans l'avenir, vous deviendrez veuve. » Quand le mari est présent, son épouse n'est pas représentée par une carte particulière, conformément à l'idéologie du domaine agricole qui veut que tous ses membres fassent corps avec le possesseur du nom, maître du domaine. Madame Flora traite alors la dame de pique comme un pique en général.

Par contre, les figures masculines en cause dans une crise de sorcellerie sont représentées par des cartes d'une couleur conforme à celle de leur parti respectif :

1– Le sorcier, c'est le roi de pique, donc noir = sombre = mal.

2– L'ensorcelé, c'est le roi de carreau, donc rouge = clair = bien. L'apparition du roi de carreau a pour commentaire obligé : « Vous sortez en justicier. » Ce qui signifie : dans un avenir indéterminé mais proche, vous ferez justice de votre ennemi.

Ainsi, deux couples officiels du jeu (roi-dame de pique, roi-dame de carreau) chargés de représenter les figures masculines et féminines d'une crise de sorcellerie sont croisés : les deux membres du ménage ensorcelé sont visuellement et imaginativement accouplés aux deux membres du ménage sorcier :

– roi de carreau = ensorcelé, et dame de carreau = sorcière

– dame de pique = ensorcelée, et roi de pique = sorcier

Ce croisement n'est pas repéré par les consultants (pas plus que par l'ethnologue, du moins sur le terrain). Or, le

seul fait d'admettre implicitement ces identifications entame le processus de compromission avec la violence, le mal/la force. Dans le discours de Madame Flora, cet embrayeur de violence fonctionne de façon réellement imperceptible. De là son efficacité.

Car la désorceleuse ne prétend jamais que la dame de carreau (qui représente la sorcière) est une bonne carte du fait qu'elle est rouge, claire. Elle ne dit surtout pas et ni même ne suggère que la sorcière pourrait être bonne. Au contraire. Madame Flora déclenche toutes ses foudres rhétoriques contre « la rempâtée salope ». Mais, dans le même temps, elle impose l'évidence tacite que le mari ensorcelé, en tant que roi de carreau, est

« Elle ne dit surtout pas et ni même ne suggère que la sorcière pourrait être bonne. Au contraire. Madame Flora déclenche toutes ses foudres rhétoriques contre "la rempâtée salope". »

apparié/accouplé à la dame de carreau. Madame Flora ne prétend pas davantage que la dame de pique (qui représente l'épouse ensorcelée venue seule à la consultation) soit une bonne carte, étant donné qu'elle est noire et annonce une mort : « Dans l'avenir, vous deviendrez veuve. » La désorceleuse ne signale évidemment pas que l'ensorcelée, la femme bonne par définition, est représentée par une mauvaise carte. Là encore, elle se contente d'imposer à sa cliente l'évidence tacite qu'en tant que dame de pique, elle est appariée/accouplée au roi de pique. Mais elle la fait aussi, habilement, profiter des avantages de cette identité : « Vous, vous êtes forte », tel est le thème de la séance. Vous, vous êtes forte, pas comme votre faiblard de mari, et c'est pourquoi dans un avenir lointain vous deviendrez veuve, c'est-à-dire que vous survivrez. Aussi, chaque fois que l'épouse se présente seule, l'assomption de la violence fait, elle, un bond en avant. Car, armée de cette conviction qu'elle, en tout cas, est forte, l'épouse entreprend de dynamiser son mari, hors séance, en utilisant les procédés ordinaires de manipulation conjugale.

Quel intérêt a-t-elle à voir réussir le désorcèlement, puisque son mari fait de la résistance ?

Parce qu'elle est totalement dépendante de lui : elle n'a appris aucun métier, hormis l'agriculture, mais sans diplôme et sur le tas. Si la ferme était ruinée, elle n'aurait plus aucun travail sur place et elle serait contrainte de rejoindre la cohorte des filles de la campagne qui cherchent un emploi non qualifié en ville. Si moche que soit son statut d'aide familiale, c'est le moins mauvais qu'elle puisse espérer. Elle va donc faire l'impossible pour sauver l'exploitation, contre la mauvaise volonté de son mari.

La situation est étrange : le premier intéressé par le désorcèlement devrait être le mari, puisque c'est lui seul qu'on dit ensorcelé, et qu'il est, juridiquement, le chef de l'exploitation agricole ?

Oui, comme la plupart des Bocains, il croit aux sorts, il est bien convaincu qu'il faut se faire désorceler et il va aux séances de désorcèlement, mais il ne fait pas de zèle. D'abord, parce qu'il a du mal à faire aveu, devant Madame Flora et devant sa femme, de son échec et de son impuissance à se sortir d'affaire. Ensuite, parce qu'en demandant l'aide de la désorceleuse, il se démet provisoirement de son autorité statutaire. Désormais, il n'est plus le seul maître chez lui : les prescriptions de Madame Flora font loi dans un registre limité mais vital, celui des mesures à prendre pour assurer la survie de l'exploitation. Enfin, en tant que représentant de l'exploitation et de la famille, il aurait normalement dû reprendre à son compte le discours officiel qui méprise la sorcellerie. Mais le voilà chez une

désorceleuse. Alors, il ne veut pas que cela se sache et il préférerait ne pas avoir à le savoir lui-même. C'est pourquoi, en séance, il ne cesse de minimiser les déclarations de son épouse et de grommeler : « Il ne faut pas tout y croire », « C'est plutôt ma femme qui dirait ça ».

Son épouse, au contraire, irresponsable et impuissante par principe, est dispensée d'avoir à faire aucun aveu d'impuissance ou à céder quelque parcelle de pouvoir ; comme elle n'a pas d'honneur idéologique à défendre, elle peut ouvertement assumer sa croyance dans les sorts. Mieux encore : la demande de désorcèlement est pour elle l'occasion d'une double promotion : d'une part, elle accède à une égalité provisoire avec son mari et chef – égalité dans le malheur et l'impuissance, commune soumission à la tutelle étrangère du désorceleur – ; d'autre part, elle se voit conférer, pour la première fois, une autorité – car, en ce qui concerne la bonne exécution des prescriptions, elle a désormais une responsabilité égale à celle de son mari. Elle a le droit et le devoir de réfléchir à la meilleure façon d'exécuter le programme, le droit et le devoir de prendre des initiatives dans ce sens, de critiquer la mollesse éventuelle de son chef..., bref, le droit et le devoir de participer activement au sauvetage de l'exploitation. D'où son adhésion plus immédiate à la thérapie.

De même, l'exécution des prescriptions du désorceleur s'avère d'emblée doublement humiliante pour l'homme ensorcelé. D'abord, certaines d'entre elles sont tellement codées comme appartenant au comportement typique des ensorcelés qu'elles le dénoncent à la suspicion, voire au mépris de la collectivité, et le destituent de sa position d'être civilisé, rationnel et pacifique. Ainsi pour le fait de répéter les derniers mots de son adversaire, le fait de lui « saler le cul », le fait de tout « clencher ». D'ailleurs, toutes ces pratiques sont des manières peu viriles de gérer un conflit, de régler ses comptes avec un adversaire.

Ensuite, d'autres prescriptions exigent de lui des aptitudes et des comportements indignes d'un homme, ceux-là même que les rapports sociaux entre les sexes assignent traditionnellement aux femmes. Car tout un pan du travail rituel ressemble étrangement à du travail domestique, avec sa multitude de petites tâches indéfiniment recommencées : tailler des morceaux de toile rouge, puis les coudre pour en faire autant de sachets protecteurs que la famille compte de membres, etc. De plus, les mesures de protection contre les sorciers sont exactement de la même nature que celles qu'on recommande d'ordinaire aux femmes pour se

« Elle a le droit et le devoir de réfléchir à la meilleure façon d'exécuter le programme, le droit et le devoir de prendre des initiatives dans ce sens, de critiquer la mollesse éventuelle de son chef... »

.../...

.../... mettre à l'abri des violences masculines : s'enfermer, éviter les contacts, ne pas donner prise. Dans les rapports inévitables avec les sorciers, pratiquer la ruse, l'espionnage, l'interprétation de leurs comportements à l'aide d'indices minuscules, développer une intense non-communication agressive – soit, pratiquer les formes de violence indirecte propres à qui est empêché socialement, les dominés, les femmes ; et, dans les rapports avec le désorceleur, obéir à la lettre, lui marquer le genre de soumission habituellement attendu des épouses. Voilà donc que, la ferme étant secouée par une crise

« Après cette fameuse troisième séance où elle vient seule chez Madame Flora, elle se métamorphose très vite : peurs et inhibitions s'évanouissent. »

contre laquelle le chef d'exploitation n'a pu la prémunir, ces activités et compétences des femmes, tellement décriées, acquièrent une dignité, une noblesse et, surtout, une utilité vitale. Aussi voit-on celles-ci se précipiter sur cette autonomie nouvelle (bien qu'évidemment limitée), et se mettre à brandir des exigences relatives à la bonne exécution des prescriptions. Les ensorcelés pratiquent les rituels à 110 %, mais c'est toujours à l'initiative des femmes, qui mettent un point d'honneur à être incollables sur le chapitre. Ce n'est pas qu'ainsi elles entendent concurrencer l'homme, le chef d'exploitation, mais seulement qu'elles obéissent au désorceleur pour le bien de l'exploitation et de la famille. Puisque une autorité suprême

(qui se trouve être momentanément supérieure à celle du mari) a ordonné : « Faites ceci, faites cela », les femmes n'ont jamais peur de trop en faire ni de trop exiger de leur époux.

Stupéfait d'avoir à en passer par là pour se rétablir dans sa position de chef, choqué par cette série de tâches rituelles à caractère domestique, le mari abandonne bien sûr l'essentiel du travail rituel à sa femme. Mais du même coup, il se prive des bénéfices psychiques de cette activité rituelle. Pendant que sa femme parcourt les infinies flexions de la violence indirecte, pendant qu'elle expérimente le plaisir d'un agir efficace, le chef d'exploitation est simplement là, à en faire le moins possible, et à grommeler que cela ne change pas, sans se rendre compte que c'est sa femme qui œuvre constamment et qui change, elle.

Alors, c'est elle qui guérit la première ?

Oui, après cette fameuse troisième séance où elle vient seule chez Madame Flora, elle se métamorphose très vite : peurs et inhibitions s'évanouissent, elle se met à déployer une énergie prodigieuse, à se passionner, à faire preuve d'invention. Elle ne craint pas d'accuser tels ou telles, de les dénoncer dans les prières de protection magique, de les tuer en pensée, de les fixer d'un regard terrible si elle les rencontre, de leur « saler le cul » s'ils entrent à la ferme. Et, par glissement, elle acquiert une assurance

nouvelle dans la gestion de ses relations ordinaires, dans la résolution des difficultés quotidiennes.

Et le mari, qu'est-ce qui l'amène à changer ?

C'est son épouse, qui pendant des mois va l'instruire à domicile, soutenue par les visites à Madame Flora et à ses commentaires. En appliquant ses prescriptions avec enthousiasme et en en recueillant des bénéfices visibles, la femme est pour son mari un modèle vivant du succès thérapeutique ; en se préoccupant constamment de le familiariser avec la violence indirecte, en cherchant par mille moyens à la lui faire accepter, elle finit par déjouer ses préventions et par l'entraîner dans les comportements voulus par le désorceleur.

De cette activité thérapeutique de son épouse, le mari, évidemment, ne voit rien car, une fois encore, elle ne fait que se tenir dans les attributions et les compétences ordinaires des femmes : soigner et soutenir les membres de la famille, chercher la meilleure façon de leur faire accepter ce qui leur fera du bien. D'ailleurs, dès que l'exploitation et la famille seront sorties du cycle des malheurs répétés, les rapports traditionnels entre les sexes redeviendront ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être, et le rôle déterminant de la femme dans le désorcèlement tombera dans l'oubli.

Quand on lit Désorcéler, on voit bien que celui qui, pour finir, est désigné comme le sorcier responsable des malheurs d'une famille prise de malheurs n'y est finalement pour rien ; tandis que la famille d'origine du fermier, ses parents et ses frères et sœurs, est un nid de conflits violents. Pourquoi le désorceleur-thérapeute ne porte-t-il le fer au lieu des conflits véritables, la famille ?

Parce que ces conflits d'intérêt dans les familles paysannes sont constitutifs de leur existence. Personne ne peut les résoudre sans faire exploser les collectifs familiaux et fabriquer des individus qui, certes, auront conquis leur autonomie personnelle, mais seront sortis de l'agriculture.

Tous les ensorcelés arrivent à leur première séance avec deux convictions : 1. « Ce qui m'arrive, dit le mari, c'est depuis que j'ai repris (la ferme) à mon compte ». 2. Et, concernant l'identité de son sorcier, il a en tête le nom de tel de ses parents, son père ou l'un de ses frères. Le désorceleur confirme la première affirmation, et il s'emploie immédiatement à détourner l'accusation vers un non-parent.

Je ne peux pas m'étendre sur ce point, mais dans l'agriculture à cette époque-là, un jeune homme, un subalterne, un célibataire, ne peut accéder au statut de chef de famille et d'exploitation qu'au détriment de tous ses parents proches, sans exception : s'il devient un « patron », c'est pour avoir fait subir à ses ascendants et à ses collatéraux, ainsi qu'à son épouse, une série de spoliations, d'éliminations et d'appropriations ; c'est donc pour avoir exercé

à leur rencontre une certaine quantité de violence, réelle bien que légale et culturellement autorisée. Ce merveilleux collectif qu'est une famille rurale n'existe qu'au prix de ce « nœud de vipères » auquel personne ne peut rien : vouloir en sortir, c'est vouloir sortir de l'agriculture.

C'est pourquoi d'ailleurs les fermiers pris dans des malheurs à répétition se gardent bien d'aller consulter des psys : ils soupçonnent que les psychothérapies conduisent à l'émergence d'individus, qu'elles ne peuvent éviter l'explosion de ces collectifs familiaux.

Dans le soin en général, une part de l'activité du thérapeute est inconsciente. Dans quelle mesure le thérapeute en médecine, en psychanalyse et dans le désenvoûtement sait-il ce qu'il fait ?

Par définition, il est impossible de mesurer les parts respectives de l'activité consciente et de l'activité inconsciente. Et comment dire de quiconque, thérapeute qu'il « sait » ce qu'il fait ? On peut tout juste affirmer qu'il dit vouloir faire ceci ou cela. Qu'il le fasse effectivement, et que cela ait l'effet qu'il prétend, c'est une autre paire de manches.

Je sais bien que les thérapies savantes (la médecine et la psychothérapie ou la psychanalyse) prétendent savoir ce qu'elles font et pourquoi. Mais c'est là leur illusion constitutive, point. Quand les psys, par exemple, prétendent opérer par la parole seule, il est étonnant que leur public avale ce bobard : ainsi, dans un cabinet de psy, ne se confronteraient que deux « paroles », celle du psy et celle du patient ? Mais ces paroles ne sont-elles pas portées par des voix, et ces voix par des corps ? Ne sont-elles pas élaborés par des cerveaux qui, eux aussi, sont « dans » le corps ? La « libre parole », l'association libre, est-ce donc le tout de ce qui se passe dans un cabinet de psy ? Dès lors, le contrat qui fixe la position physique des partenaires, le prix, la durée et le rythme des séances, ce serait de l'association libre ?

A l'inverse des psys, les désorceleurs sont persuadés qu'ils guérissent par l'acte seul, le faire. Mais il suffit d'avoir assisté aux séances de désorcèlement pour entendre les flux de paroles qui s'échangent à cette occasion.

Quant à la médecine, elle a besoin, pour réaliser son vœu de guérir les corps, de les envisager comme des surfaces inertes et dépourvues d'affects. Vivants, mais inertes. Ouais.

Nous aimerions tous savoir comment cela se passe dans la tête du désorceleur. Ce montage minutieux, prodigieusement intelligent, souvent efficace, qu'est le désorcèlement, est-il « conscient » ou non ? Madame Flora sait-elle pourquoi elle a inventé cette manière unique de tirer les cartes ? A-t-elle « conscience » de ce qu'elle fait quand, à la troisième séance où l'épouse ensorcelée vient seule, elle lui tire la dame de pique ? J'ai passé beaucoup de temps à essayer de répondre à ces questions, ne serait-ce que pour évaluer la place de la manipulation dans cette affaire. Mais j'ai cessé de me les poser quand je suis devenue psy :

ce qui se passait dans mon cabinet avait des rapports assez vagues avec ce que décrivaient les bouquins, et ce qu'expliquait la théorie. Et surtout, les commentaires de mes patients sur tel moment décisif de leur thérapie étaient stupéfiants : eux et moi nous en avions des versions définitivement incompatibles. Au nom de quoi prétendre qu'eux seuls se trompaient ?

Après tout, n'est-ce pas le lot commun de toutes les pratiques humaines ? Vouloir agir et savoir ce qu'on a fait, n'est-ce pas un projet absurde ? On peut certes, comme je l'ai fait, s'escrimer vingt ans sur le désorcèlement : il n'est pas interdit d'être curieux et d'exercer son intelligence. Mais à cette question précise : peut-on agir et savoir (tout) ce qu'on a fait ? Je crains que la réponse soit Non. —

« A l'inverse des psys, les désorceleurs sont persuadés qu'ils guérissent par l'acte seul, le faire. »